

Séance 4 : La privation des libertés fondamentales

C'était une journée d'avril froide et claire. Les horloges sonnaient treize heures. Winston Smith, le menton rentré dans le cou, s'efforçait d'éviter le vent mauvais. Il passa rapidement la porte vitrée du bloc des « *Maisons de la Victoire* », pas assez rapidement cependant pour empêcher que s'engouffre en même temps que lui un tourbillon de
5 poussière et de sable.

Le hall sentait le chou cuit et le vieux tapis. À l'une de ses extrémités, une affiche de couleur, trop vaste pour ce déploiement intérieur, était clouée au mur. Elle représentait simplement un énorme visage, large de plus d'un mètre : le visage d'un homme d'environ quarante-cinq ans, à l'épaisse moustache noire, aux traits accentués et
10 beaux.

Winston se dirigea vers l'escalier. Son appartement était au septième. Winston, qui avait trente-neuf ans et souffrait d'un ulcère variqueux au-dessus de la cheville droite, montait lentement. Il s'arrêta plusieurs fois en chemin pour se reposer. À chaque palier, sur une affiche collée au mur, face à la cage de l'ascenseur, l'énorme visage vous fixait du
15 regard. C'était un de ces portraits arrangés de telle sorte que les yeux semblent suivre celui qui passe. Une légende, sous le portrait, disait : BIG BROTHER VOUS REGARDE.

À l'intérieur de l'appartement de Winston, une voix sucrée faisait entendre une série de nombres qui avaient trait à la production de la fonte. La voix provenait d'une plaque de métal oblongue, miroir terne encastré dans le mur de droite. Winston tourna un
20 bouton et la voix diminua de volume, mais les mots étaient encore distincts. Le son de l'appareil (*du télécran, comme on disait*) pouvait être assourdi, mais il n'y avait aucun moyen de l'éteindre complètement.

Au-dehors, même à travers le carreau de la fenêtre fermée, le monde paraissait froid. Dans la rue, de petits remous de vent faisaient tourner en spirale la poussière et le
25 papier déchiré. Bien que le soleil brillât et que le ciel fût d'un bleu dur, tout semblait décoloré, hormis les affiches collées partout. De tous les carrefours importants, le visage à la moustache noire vous fixait du regard. Il y en avait un sur le mur d'en face. BIG BROTHER VOUS REGARDE, répétait la légende, tandis que le regard des yeux noirs pénétrait les yeux de Winston.

30 Derrière Winston, la voix du télécran continuait à débiter des renseignements sur la fonte et sur le dépassement des prévisions pour le neuvième plan triennal. Le télécran recevait et transmettait simultanément. Il captait tous les sons émis par Winston au-dessus d'un chuchotement très bas. De plus, tant que Winston demeurait dans le champ de vision de la plaque de métal, il pouvait être vu aussi bien qu'entendu. Naturellement, il
35 n'y avait pas moyen de savoir si, à un moment donné, on était surveillé. Combien de fois, et suivant quel plan, la Police de la Pensée se branchait-elle sur une ligne individuelle quelconque, personne ne pouvait le savoir. On pouvait même imaginer qu'elle surveillait tout le monde, constamment. Mais de toute façon, elle pouvait mettre une prise sur votre ligne chaque fois qu'elle le désirait. On devait vivre, on vivait, car l'habitude devient
40 instinct, en admettant que tout son émis était entendu et que, sauf dans l'obscurité, tout mouvement était perçu. [...]

C'était l'aménagement particulier de la pièce qui avait en partie fait naître en lui l'idée de ce qu'il allait maintenant entreprendre. [...] Ce qu'il allait commencer, c'était son journal. Ce n'était pas illégal (*rien n'était illégal, puisqu'il n'y avait plus de lois*), mais s'il
45 était découvert, il serait, sans aucun doute, puni de mort ou de vingt-cinq ans au moins de travaux forcés dans un camp. [...] Il plongea la plume dans l'encre puis hésita une seconde. Un tremblement lui parcourait les entrailles. Faire un trait sur le papier était un acte décisif. En petites lettres maladroites, il écrivit : *4 avril 1984*.

De son poste d'observation, Winston pouvait encore déchiffrer sur la façade
50 l'inscription artistique des trois slogans du Parti : LA GUERRE C'EST LA PAIX, LA LIBERTÉ C'EST L'ESCLAVAGE, L'IGNORANCE C'EST LA FORCE. [...]

Extrait de 1984, roman de Georges Orwell, 1949.

Activité 1 : Lisez attentivement cet extrait. Selon vous, pourquoi peut-on dire qu'il s'agit de l'incipit d'un roman dystopique ? Justifiez votre réponse en vous appuyant sur des éléments du texte, des procédés littéraires et stylistiques, des figures de style, mais aussi sur le paratexte.

Activité 2 : Recopiez en rouge le bilan de la séance.